

Les ongles bleus de Madame Harper

Alain Farah

Volume 54, Number 1 (297), Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67943ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Farah, A. (2012). Les ongles bleus de Madame Harper. *Liberté*, 54(1), 4–5.

UN JEU SI SIMPLE

LES ONGLES BLEUS DE MADAME HARPER

Où l'on découvre ce qu'ont en commun
notre chroniqueur et Laureen Harper.

ALAIN FARAH

« **B**ON, c'est une revue cinquantenaire, une des plus prestigieuses au Québec, je ne vois pas pourquoi je n'embarquerais pas... Mais dis-moi seulement une chose : pourquoi moi ?

— Tu es un des rares écrivains politisés de ta génération. »

Je parle au début, après c'est Lefebvre qui m'offre de tenir cette chronique. Même si je sais que je ne digérerai pas cette salade de quinoa, j'essaie tout de même, devant Pierre, de faire semblant que tout va bien. Je crée une diversion en lui expliquant qu'on cultive cette plante pour sa graine, que le quinoa ressemble au boulgour même si on imagine mal un Patagon apprécier le taboulé.

Une simple règle pour trouver la matière pour écrire cette chronique, comme pour écrire tout le reste : lire des livres, regarder des films, faire des expériences. Aujourd'hui, ce sera : *La mésentente* et *Politique de la littérature* de Jacques Rancière et *Bourdieu/Rancière* de Charlotte Nordmann; *Shrek*, *The Dark Night* et des bouts de la saga *Star Wars* sur YouTube; une soirée électorale seul dans une somptueuse suite à Ottawa et un dîner dans un bistro végétarien.

Si vous me trouvez postmoderne, arrêtez de me lire, car ça ne va pas s'améliorer.

Le mal de ventre va finir par me tuer. Je ne m'habituerai jamais, c'est comme ça depuis que j'ai quinze ans. Une des

premières choses qui m'a paru étrange, à l'époque où je suis tombé malade pour la première fois, c'est à quel point mes ongles étaient bleus. Les médecins de Sainte-Justine m'ont expliqué que mes hémorragies et ma mauvaise alimentation réduisaient ma tension artérielle et qu'en conséquence la circulation sanguine, aux extrémités de mon corps, se faisait plus difficilement.

Si le premier Barthes situe l'origine du style d'un écrivain dans son corps ou, pour parler un peu comme Rilke, aux racines du cœur, il en est de même pour les rapports que l'intellectuel entretient avec le politique. Nos positionnements idéologiques viennent de nos viscères, sont affaires de pulsions, d'atavismes. Les choix apparemment réfléchis sont déterminés par les angoisses ou les espoirs qui nous travaillent la nuit.

Ce que je comprends aux liens entre littérature et politique, je le dois à Jean-François Chassay et à Jean-François Hamel qui m'ont respectivement initié à la pensée de Theodor W. Adorno et à celle de Jacques Rancière. Pour ce dernier, l'engagement de l'intellectuel est d'abord affaire d'antagonisme, d'une contestation qui ne peut prendre forme que si les dominés saisissent, comme le dit Charlotte Nordmann, « la façon dont la politique vient troubler les déterminations sociales et manifester le pouvoir des mots qui affirment l'égalité déniée par l'ordre commun. » Évoquant Aristote, Rancière rappelle dans *La mésentente* que si la domination repose sur la dichotomie entre riches et pauvres, la possibilité même d'une événementialité politique découle d'un « rassemblement des sans-parts » capable de briser un ordre prétendument naturel, du fait de montrer sa « pure contingence ». C'est le principe d'égalité et non celui de domination qui crée la politique. Ce principe égalitaire fonde la pensée de Rancière, dont l'efficace est à envisager avant tout dans sa dimension performative, comme acte de langage qui crée la politique. Si l'égalité est d'abord revendiquée abstraitement, elle peut ensuite se manifester, depuis la parole de celui qui la revendique, dans le réel.

Pour qu'advienne la politique, des « processus de subjectivation » sont nécessaires. Ces derniers génèrent chez des sujets la faculté d'énoncer des discours, au-delà de l'ignorance, du déni, de la répression. C'est dans la création de ces processus, dans l'écriture de ses voix que la littérature définit son rôle, donnant virtuellement la parole à des entités fictionnelles non assignées et non assujetties à la volonté et aux intérêts des puissants. Les possibles qu'ouvre la littérature, de la construction de mondes imaginaires à la constitution d'énonciations insituables, génèrent de nouveaux « partages du sensible ». La singularité de la posture de Rancière quant à la question de l'engagement consiste en cette idée que l'expression « politique de la littérature » implique que la littérature fait de la politique en tant que littérature. Il n'y a plus à se demander si l'écrivain doit s'engager ou se consacrer plutôt à la pureté de son art : c'est depuis l'autonomie de

sa pratique, par la configuration de «corps fictionnels excédant tout compte ordonné des corps sociaux, de leurs places et fonctions», que s'élabore et s'envisage la perspective d'un devenir, devenir dont l'antagonisme face à l'ordre établi se conçoit «par la forme et rien d'autre», offrant du coup une solution de rechange au «cours du monde qui continue de menacer les hommes comme un pistolet appuyé contre leur poitrine», pour reprendre les mots d'Adorno.

Évidemment, on comprendra que Rancière parle d'une littérature qui parvient à mettre à mal l'harmonie d'un paradigme esthétique, d'un ordonnancement stabilisé des formes et des pratiques; une littérature qui, par son travail sur le langage et les signes, dynamise les significations coagulées par le novlangue des discours et les minauderies du manège culturel. Le philosophe parle d'un «malentendu littéraire» car la littérature ne confronte pas directement l'ordre établi, mais propose des scènes fictives d'interpellation du pouvoir, sans que celui-ci soit forcé d'y répondre. Poser la question du travail politique de la littérature suppose ainsi une réponse que la littérature ne donne jamais. Ce rendez-vous presque assurément manqué, Flaubert l'a illustré comme personne, au cœur de *L'éducation sentimentale*. En ne croisant pas le pouvoir ou encore en le refusant, l'écrivain garde la marge de manœuvre nécessaire pour créer des formes de vies autres que celles représentées dans la fiction consensuelle qu'on surnomme, pour mieux dormir, «réalité».

Être de gauche ou de droite, indépendantiste ou fédéraliste, importe moins que de savoir si vous êtes serein ou non devant la situation, pour reprendre une vieille expression. Si vous n'êtes pas serein, il est probable que vous soyez irrité, donc possiblement intense, donc nécessairement vivant. Voilà au moins de quoi sourire. Car il n'y a pas de politique sans antagonisme, comme il n'y a pas de bonnes histoires sans méchants. «Antagoniste» vient du grec *agon*, qui implique l'idée d'une lutte, idée qui implique elle-même la perspective d'une issue, d'une transformation. Le protagoniste qui apparaît à l'avant-plan a besoin de son antagoniste pour produire son action. Sans lui, il n'est rien, sa vie est ordonnée et parfaite. De là l'inoubliable réplique du Joker au Batman de *The Dark Night* lorsqu'il avoue à la chauve-souris qu'il ne peut pas la tuer à cause de ce paradoxe : ils se complètent l'un l'autre.

Le loup qui souffle fort, l'ordinateur qui disjoncte, l'empereur sanguinaire, le pompier pyromane : en fiction, on a l'embaras du choix, question antagonistes. Pour ma part, mon méchant

préféré, c'est-à-dire le pire d'entre tous, c'est Lord Farquaad, personnage du premier volet de la tétralogie *Shrek*. Petit de taille, Farquaad habite un gros château doté d'une très grosse tour, ce que l'ogre interprète comme une manière de «compenser quelque chose». Obsédé par l'idée d'un monde parfait, Farquaad chasse toutes les créatures étranges de son royaume. Mais il a beau dominer son fief, dont l'hymne est «chez nous, pas de vague, pas de blague, ne marche pas en zigzag : c'est un monde parfait», tout rappelle le caractère minable de l'endroit et de son chef. Farquaad peut tenter de vaincre son complexe de Napoléon en portant des échasses, sa couardise l'empêche d'épouser une princesse et d'accomplir ainsi le parfait destin du personnage de conte, c'est-à-dire vivre heureux (au passé simple) et avoir beaucoup d'enfants. Farquaad sous-traite donc sa quête à Shrek, qui libère la princesse à la place du nabot. Elle tombe cependant amoureuse de l'ogre vert, héros imparfait parce qu'aux antipodes de la représentation traditionnelle du prince charmant : Shrek rote et sent mauvais.

Je termine cette chronique au pire moment : nous sommes le 2 mai 2011, je suis dans une somptueuse suite que me paie le Conseil des arts du Canada pour «évaluer des dossiers». Je regarde l'émission spéciale à propos des élections, mais ne peux m'enlever de la tête ma discussion avec Lefebvre. Comment être, aujourd'hui, un «écrivain politisé»? J'essaie de me rappeler ce que le vieux Sartre appelait la «responsabilité de l'écrivain». La différence entre notre situation et celle de 1947, au temps où Sartre a défini sa doctrine de l'engagement, réside sans doute dans le sentiment contemporain d'un gel historique, de l'impression qu'il est impossible de pouvoir changer quoi que ce soit à notre époque. Or le monde change, et nos antagonistes ne se gênent pas pour célébrer leur mainmise sur le cours des choses. Ce soir, je me sens comme un soldat impérial, en train de remplir son cabaret à la cafétéria de l'Étoile noire, deux minutes avant que Skywalker fils ne la fasse exploser. Je pense

à *Star Wars* parce que lorsque son gouvernement minoritaire est tombé, en mars 2011, le premier ministre conservateur a plagié un discours du chancelier Palpatine : «Laissez-moi vous rassurer : notre priorité consiste à assurer la sécurité et la stabilité du pays.» Aussi bien dire un monde parfait. Il est presque 23 heures. Fred Pellerin m'écrit : «Farah, tu vois la carte? On est pas du

même monde, entre Orange et le reste.» Harper prononce son discours de victoire. Je prends deux comprimés de Rivotril en voyant les ongles bleus de sa femme. Le 19 octobre 2015, c'est loin; j'espère qu'on sera partis avant. **L**

Alain Farah est écrivain et professeur de littérature française à l'Université McGill. Son prochain livre, un essai, *Le gala des incomparables*, paraîtra en 2013 chez Classiques Garnier.